



ROMAIN CAILLET

« Beaucoup de gens pensent que quand on est guerre, on n'a pas à essayer de comprendre l'ennemi. »

Historien, chercheur et consultant spécialiste des questions d'Islamisme, Romain Caillet est co-auteur avec Pierre Puchot de *Le combat vous a été prescrit* (Stock, 2017). Il est le premier représentant de la Jihadologie en France. Une discipline qui a du mal à s'imposer en France, la faute, selon lui, à des certitudes idéologiques bien ancrées.

Entretien réalisé le 18 janvier 2018 par Elie Guckert | photo : DR

Quelles sont les difficultés que vous rencontrez dans vos études sur le jihadisme ?

La première difficulté, c'est de savoir où l'on se place. La France a été victime d'attentats par des groupes jihadistes, elle est en guerre. Et beaucoup de gens pensent que quand on est guerre, on n'a pas à essayer de comprendre l'ennemi. Dans les pays arabes, par exemple, qui sont en guerre avec les jihadistes, on considère que faire des fake news c'est normal, comme dire que les jihadistes font des campagnes d'excision etc.. Donc, pour beaucoup de personnes, faire preuve d'honnêteté quand on retranscrit des informations et simplement dire les choses telles qu'elles sont, c'est faire le jeu de l'ennemi.

Qu'est-ce que la jihadologie ?

À l'instar de l'islamologie pendant la période coloniale, ou la soviétologie pendant la guerre froide, la jihadologie vise à mieux comprendre le phénomène jihadiste. La soviétologie était pratiquée par des politologues ou des historiens qui avaient une connaissance de la doctrine communiste, mais aussi une connaissance linguistique

des pays du bloc soviétique. Là, c'est allier la connaissance de la doctrine jihadiste, de la langue arabe et aussi, par extension, du monde arabe. C'est un champ particulier qui nécessite des compétences particulières. Parce que c'est une idéologie transversale qui traverse de nombreux pays, il ne suffit pas d'être spécialiste de l'Irak ou de la Syrie pour parler du jihadisme. Si vous ne connaissez pas la langue arabe, vous allez être bloqué au bout d'un moment pour comprendre le phénomène.

C'est assez nouveau en France mais aux États-Unis, il y a tout un champ d'études académiques sur le jihadisme, il y a notamment le blog Jihadology d'Aaron Zelin. Aux États-Unis, la plupart des jihadologues sont considérés comme proches des cercles militaires. Des gens ont voulu utiliser cette définition pour parler de la jihadologie en France, mais ce n'est pas pertinent, car des gens comme David Thomson, Wassim Nasr ou moi-même ne sommes pas liés aux cercles militaires.

Pourquoi l'islamologie est particulière ? Il y a des études théologiques sur le christianisme et le judaïsme dans un cadre

Romain Caillet - Entretien réalisé le 18 janvier 2018 par Elie Guckert

théologique à l'université. L'islamologie correspond à un moment de notre histoire où il y avait un enjeu de domination coloniale, on analysait la religion des territoires de l'empire. Les plus grands spécialistes de l'islamologie viennent de l'époque coloniale et étaient souvent fils d'administrateurs coloniaux. Je pense notamment à Henri Laoust, Jacques Berque, etc.. L'islamologie, et l'orientalisme de manière générale, avaient donc pour objectif de comprendre les sociétés de l'empire colonial.

C'est une critique faite aux États-Unis sur la jihadologie, parce qu'ils travaillent avec les cercles militaires. Mais cette critique me paraît bidon. Les meilleurs orientalistes sont issus de l'époque coloniale, c'est comme ça. Même si, in fine, c'était pour maintenir une domination coloniale.

L'université française prend-elle cela au sérieux ?

C'est le même problème que pour la soviétologie ou la criminologie, longtemps refusées comme disciplines à part entière. Il y a un blocage sur la jihadologie

aujourd'hui, et c'est normal. Mais il y a un barrage en France sur le fait d'étudier le jihadisme comme un phénomène à part.

L'université est-elle quand même capable de produire du savoir sur ce sujet ?

Il y a différents blocages. Il y a un blocage au niveau des compétences, d'abord. Beaucoup de chercheurs veulent travailler sur le jihadisme sans être arabophones ou sont spécialistes de certaines régions et ne voient le phénomène qu'au prisme de cette région alors que le phénomène va au-de-

là. Il y a également un problème idéologique. Il y a des chercheurs très à gauche qui craignent de nourrir l'islamophobie, le racisme et la xénophobie dans la société française en se focalisant sur un phénomène anxigène. Ils ont peur de donner des arguments à l'extrême-droite et on a aussi l'impression qu'ils veulent trouver les éléments qui les rassureront sur le plan idéologique. Ils ont parfois leurs réponses avant de faire leurs recherches.

On vous a déjà accusé de servir l'extrême droite ?

Oui. Je suis parfois retweeté ou cité par l'extrême-droite et on me le reproche. Évidemment, cela me gêne que des gens d'extrême-droite puissent nourrir leur argumentaire avec des éléments que j'ai

pu mettre au jour, mais je ne vais pas changer la réalité parce que ça ne va pas dans le sens qui m'arrange !

« Il y a un barrage en France sur le fait d'étudier le jihadisme comme un phénomène à part. »

Dans votre livre *Le combat vous a été prescrit*, co-écrit avec Pierre Puchot, vous dites qu'il y a un jihadisme spécifique à la France.

On va à nouveau vers quelque chose qui n'est pas politiquement correct du tout. Il y a un rejet et une haine de la France que l'on ne retrouve pas chez les autres jihadistes. C'est beaucoup plus prononcé chez les jihadistes français, même si les autres aussi veulent frapper leur pays. On ne peut pas nier qu'il y a une haine anti-France particulière.

Vous précisez d'ailleurs qu'ils ne s'attaquent pas comme on le pense à notre mode de vie.

Romain Caillet - Entretien réalisé le 18 janvier 2018 par Elie Guckert

Il y a une haine anti-France qui dépasse l'idéologie islamiste, qu'on retrouve aussi dans les quartiers et chez les jeunes issus de l'immigration. Le jihadisme y ajoute d'autres arguments. Il y a le passé colonial de la France et les lois récentes sur la laïcité, le voile à l'école, les engagements français au Mali, en Syrie et en Irak. Certains diront qu'ils essayent de trouver un alibi pour justifier leur haine. Je remarque juste qu'ils ont des arguments pour attaquer la France. Ils ont attaqué le Bataclan, pas la gay pride !

AQPA (Al Qaïda au Yémen) avait fait une analyse de l'attaque d'Orlando. Pour eux, le fait de frapper une boîte gay pouvait brouiller leur message. En effet, certains croiront qu'ils frappent par homophobie, alors qu'ils frappent pour répondre à la politique des États-Unis. Selon certains journalistes, Rachid Kassim aurait dissuadé un jeune jihadiste français de frapper une synagogue pour éviter que tout le monde ne se focalise sur la question palestinienne et finisse par oublier qu'ils attaquent en réponse aux bombardements.

Ils considèrent leurs actions comme une réponse militaire en représailles à nos propres actions. Ben Laden disait « *Demandez à Bush pourquoi nous n'avons pas attaqué la Suède !* » (La Suède n'était pas dans une coalition visant des jihadistes à l'époque.). Toutes les attaques de l'EI en France interviennent après des bombardements français.

Dans votre livre, on voit bien que le jihadisme a une histoire, une culture, une littérature... Pourquoi ne l'a-t-on pas vu venir si c'était si ancré ?

Ce qui a été sous-estimé, c'est surtout la capacité de projection de l'EI. Le sujet

tombe régulièrement dans l'oubli, on en a parlé en 95, en 2001... Mais le grand public découvre bel et bien les choses en 2015.

Votre livre montre également que c'est un engagement réel, spirituel, et non une lubie de jeunes perdus. Pourquoi n'arrive-t-on pas à admettre le caractère religieux de ce projet sans pour autant stigmatiser l'ensemble des musulmans ?

On a du mal à reconnaître que c'est un engagement politique et religieux. À droite, on a du mal à reconnaître l'aspect politique parce que ça insinue qu'il faut remettre en cause nos politiques ou nos choix stratégiques. À gauche, on ne veut surtout pas entendre parler de religion parce que cela légitimerait un discours islamophobe. Les musulmans eux vont tout faire pour nier le caractère religieux parce qu'ils n'ont pas envie d'être pris dans la tourmente du débat public, ce qui est normal. Donc on s'en sort en disant qu'ils sont fous, comme cela tout le monde est content ! Alors bien sûr, il y a des fous comme dans tous les groupes d'extrémistes radicaux, mais il n'y en a pas plus chez les jihadistes qu'ailleurs.

Nicolas Hénin nous disait que, malgré le volume médiatique sur le terrorisme, les gens n'y comprenaient rien parce qu'on gâche notre temps médiatique avec des experts peu qualifiés. Êtes-vous d'accord avec cette assertion ?

Ce n'est pas le seul sujet où s'expriment des gens qui ne sont pas très compétents. Je ne vais pas viser quelqu'un en particulier. Je suis d'accord sur le fond, mais je ne mettrais pas ça en premier. Le vrai problème, c'est l'instrumentalisation de ce débat par les politiques qui parfois vont cacher des choses parce qu'elles ne vont pas dans leur

Romain Caillet - Entretien réalisé le 18 janvier 2018 par Elie Guckert

sens.

Je vais donner deux exemples de déclarations chocs prononcées par des politiques, tordues dans la forme, mais pas nécessairement sur le fond, qui vont être surexploitées par leurs adversaires politiques. Quand Manuel Valls parle d'excuser en expliquant, il voulait dénoncer un certain angélisme, je pense... Quand la députée Danièle Obono parle des chauffeurs de bus qui refusent de conduire des femmes, elle prétend qu'ils ne sont pas islamistes, mais simplement sexistes. Il aurait suffi de dire qu'ils avaient une vision littéraliste de l'islam. Mais elle préfère dire que ce n'est pas l'islam, mais le sexisme ! C'est récupéré politiquement et on ne peut plus discuter ou réfléchir sur le sujet.

Vous avez été dans les milieux salafistes. On ne fait pas trop facilement le lien entre salafisme et jihadisme ?

Il y a plusieurs tendances dans le salafisme, le jihadisme en est une. Sur la perception de ce sujet, on est passé d'un extrême à un autre. Avant on disait des quiétistes et des salafistes qu'ils étaient la même chose, puis on est passé au « *pas d'amalgame* ». Il y a un tronc commun : le salafisme. Néanmoins, jihadistes et quiétistes sont adversaires. Mais au niveau de leur vision et du clivage qu'ils font dans la société française, il faut reconnaître qu'ils ont des fondements idéologiques communs.

Pourquoi la déradicalisation ne peut pas marcher, selon vous ?

Je constate que les responsables ont fait le deuil de cette idée, et que l'on parle

désormais de prévention de la radicalisation, c'est-à-dire empêcher des jeunes de tomber là-dedans. Quand on parle de ce sujet, il y a deux écueils. Le premier c'est de prétendre que la déradicalisation n'existe pas. Il y a beaucoup d'exemples de gens qui étaient idéologues et qui ne sont plus dans cette mouvance. On a l'exemple de Morten Storm, un Danois, ancien membre d'AQPA, finalement devenu athée et même clairement islamophobe. Donc les gens changent, on le voit dans toutes les idéologies.

Il s'agit en revanche de parcours individuels, c'est de la science-fiction de dire qu'on pourra mettre 15 jihadistes dans une salle et les transformer en bons citoyens en leur tenant un simple discours. Des gens ont dit qu'ils avaient une

« C'est de la science-fiction de dire qu'on pourra mettre 15 jihadistes dans une salle et les transformer en bons citoyens en leur tenant un simple discours. »

méthode de déradicalisation. Ils ont eu un budget, de grosses sommes. Ils ont monté des centres. Alors que ce serait plus logique de privilégier des parcours individuels à mon sens.

Cette idée que l'on peut soigner la radicalisation au même titre qu'une maladie, c'est dû à ce que vous expliquez sur l'aveuglement idéologique ?

En Arabie Saoudite, dans les centres de déradicalisation, il y a cette idée que s'opposer à l'ordre saoudien, c'est être malade. En France, on ne s'en rend pas compte, mais on reproduit cette idée là, s'opposer à la politique étrangère de la France c'est être malade...

Comment faire selon vous dans ce cas ?

La prévention se fait depuis longtemps. Il y

Romain Caillet - Entretien réalisé le 18 janvier 2018 par Elie Guckert

a des campagnes dans les lycées, des discours de repentis, de la prévention dans les mosquées. Il s'agit de montrer l'envers du décor... Tout cela se fait depuis longtemps.

Comment définiriez-vous le jihadisme ?

Le salafisme jihadiste est une idéologie salafiste qui privilégie la lutte armée comme mode d'expression politique pour une application littérale de la charia dans les pays musulmans. Le salafisme quiétiste, c'est la même idéologie, mais avec une reconnaissance des autorités légitimes en place. Dans les mosquées françaises, le courant quiétiste est dominant aujourd'hui. Le jihadisme est une minorité, parce qu'ils n'ont pas la capacité de prêcher et de s'exprimer. Quand ils ont pu prendre le contrôle des mosquées en Tunisie, ils sont devenus un mouvement de masse. Cela n'a jamais été le cas en France. Et il y a une logique de rivalité, si des jihadistes s'installent quelque part les quiétistes vont être les premiers à les signaler aux autorités musulmanes pour ne pas perdre leurs ouailles. ■



**« Le combat vous a été prescrit » -
Romain Caillet et
Pierre Puchot -
Stock (2017)**